

Pour transporter les munitions, il a fallu recourir à ce moyen : les faire porter sur le dos de ses Indiens jusqu'à San Cristobal (soit neuf jours de marche). (p. 116)

La science va même jusqu'à approuver ces abus :

Suivant Antele, qui se référerait à la Bolivie, le cerveau indigène et le cerveau métis sont, du fait même de leurs cellules, incapables de concevoir la liberté républicaine... Ces cerveaux pèsent entre 5,7 et 10 onces de moins que le cerveau d'un blanc de pure race. (p. 96)

Et il se trouve bien un intellectuel pour en faire une théorie :

Les métis, caste hybride et stérile pour l'évolution de l'espèce humaine comme la mule pour celle de l'âne ou du cheval, les métis avec leur thorax gonflé par les appétits sensuels et leur esprit soumis à l'institut de prosélytisme du « caudillisme », représentent dans l'espèce humaine une variété subalterne qui correspond à une dégénérescence confuse de la violence espagnole et de la bassesse indigène. (p. 57)

Le sentiment d'appartenance à la nation, la recherche du pouvoir et le contrôle des institutions est le monopole de l'élite blanche. L'auteur conclue :

La guerre du Pacifique marque pourtant la naissance d'un sentiment national populaire, fait de frustration et d'humiliation, qui se développe avec les échecs successifs de la « revendication » du territoire perdu. Le nationalisme bolivien contemporain en est issu, renforcé par la défaite de la guerre du Chaco, et la réforme agraire qui intègre enfin les Indiens dans la nation bolivienne. Mais en 1880-1900, la majorité de la population vit toujours en exclue. Le nationalisme alors proclamé, c'est celui de la caste politique, nationalisme sans nation. (p. 191)

Danièle Demelas recrée l'époque en citant un grand nombre de documents, livres et journaux de la période. C'est donc un livre

d'histoire qui sous une apparence austère allie la prouesse statistique à la finesse de l'observation et au sens de l'anecdote. Une belle revanche de l'Histoire, sur la science politique qui la méprise tellement.

Notons enfin que l'on relève tout au long de l'ouvrage un certain nombre de fautes de correction. C'est étonnant venant d'un livre aux éditions du CNRS et cela ne rend pas justice aux efforts et aux soins apportés par l'auteur dans la compilation et la présentation de ses statistiques. L'ouvrage est complété par une imposante bibliographie.

Philippe FAUCHER

*Département de science politique
Université de Montréal*

GRAL Centre interdisciplinaire d'études latino-américaines, *Communications de masse en Amérique Latine*, Paris, Éditions du CNRS, 1979, 114 p.

Ce petit livre réunit sept études sur le problème des media en Amérique latine. La diversité des pays et les différents réseaux de media ne rendent pas la tâche facile à tous ceux qui se penchent sur ces questions. Le but de ce livre est modeste : poser quelques échantillons d'analyse, soulever quelques questions, car comme le souligne Bataillon dans l'article qui ouvre ces débats, l'Amérique latine n'est pas un bloc homogène. Dans ce sens, le livre édité par le GRAL est un point de départ pour des analyses plus poussées et plus diversifiées.

Trois études sont consacrées au rôle de la presse ou des mass-media en général : celui de J. Andreu sur la presse en Argentine et le coup militaire de mars 1976 ; celui de D. Van Eeuwen sur le régime péruvien (1968-1978) et les réformes des mass-média ; enfin, celui de M. G. Daulin sur les communications de masse en Colombie. Une quatrième étude porte sur les questions qui ont trait à l'édition en Argentine. P. Lagarde en est l'auteur. Le texte de A. Roa Bastos se présente sous forme de témoignage : le thème de l'exil dans la

production littéraire latino-américaine. Goloboff complète le tableau avec une étude sur Borges.

Les problèmes des communications de masse en Amérique latine ne peuvent pas être dissociés de leur cadre socio-politique: les coups d'état qui se succèdent régulièrement dans le Continent n'ignorent pas l'importance des media dans la diffusion d'images favorables au pouvoir. Le rôle des censures est capital. Peu de gouvernements en Amérique latine se donnent le luxe d'un réseau d'information libre et ouvert aux différents courants d'opinion. Le cas péruvien étudié par Van Eeuwen est significatif. Aujourd'hui, au Pérou, les media ont été remis à leurs anciens propriétaires après une expérience corporative qui a duré quelques années. Cette expérience s'est avérée un échec, car les groupes corporatifs n'ont pu tirer profit du moyen puissant que le général Velasco leur octroyait. La responsabilité des « intellectuels du régime vélasquista » a été grande. Ils ont pu faire mieux que de devenir des agents d'une image politique bâtarde: « ni socialiste ni capitaliste ». Mais tout cela est déjà de l'histoire...

Il manque à ce petit livre une introduction aux études des mass-media latino-américaines qui sont à l'écart des pouvoirs étatiques. Le rôle de ces media est parfois extrêmement important. C'est le cas, par exemple, du journal *Presencia* en Bolivie. Voix critiques, ces journaux ou ces radios parallèles ou indépendants sont les baromètres des situations politiques latino-américaines. Et ils sont de moins en moins nombreux.

Henrique URBANO

Département de sociologie
Université Laval

EUROPE DE L'EST

SUGAR, Peter F. (ed.). *Ethnic Diversity and Conflict in Eastern Europe*, Santa Barbara (Cal.). ABC Clio, 1980, 565 p.

Depuis la Révolution française, la partie orientale du continent européen a été considérée comme terrain idéal pour l'étude des nationalismes et des conflits qui y sont liés. Historiens, politologues, sociologues et anthropologues, depuis plus d'un siècle, ne cessent de se pencher sur ces manifestations conflictuelles et sur leurs résultats, tant sur le plan des idées que sur le déroulement des faits.

En outre, l'émergence de ces conflits a joué un rôle à la fois direct et indirect dans les relations internationales. Le terme « balkanisation » a été retenu par les spécialistes pour désigner, non sans ironie, la situation politique et économique conséquente au premier conflit mondial.

L'historiographie occidentale a amorcé une réévaluation des problèmes nationaux, en fonction des réalités européennes caractéristiques de la période postérieure à la Deuxième Guerre mondiale. Depuis, la grande majorité des auteurs ont traité ces problèmes dans une perspective européenne. W. Churchill, au lendemain du deuxième conflit mondial, déplorait principalement le manque de clairvoyance politique de l'Occident qui, selon lui, serait coupable de ne pas avoir remplacé la monarchie danubienne par une structure politique fédérale. Cette partie du continent européen a été la cause et l'objet immédiats de conflits dont les répercussions ont provoqué des changements substantiels dans les relations internationales.

L'ouvrage collectif, préparé sous la direction de Peter F. Sugar, réunit les textes de communications prononcées, en 1975, dans le cadre du congrès annuel des sociétés savantes américaines. L'éditeur souligne en introduction que plusieurs spécialistes des relations internationales ne sont pas familiers avec les divers aspects du concept d'« ethnicité ». L'un des objectifs de l'ouvrage est donc de